

... du président

TÊTE-DE-NÈGRE ET SES FANTÔMES

Voici donc un, deux numéros de *Fleur de Lune* consacré(s) à *Tête-de-Nègre*. Ce roman mérite une approche privilégiée puisqu'il est le dernier entièrement conçu et organisé par son auteur vieillissant, qu'il peut être considéré comme un quasi-testament, comportant une large part d'autobiographie et où l'écrivain s'interroge finalement sur sa place dans le monde.

N'en déplaise à André Breton, et au jugement qu'il porte dans sa célèbre préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*, "toute amertume n'en est pas exclue". L'omniprésence de la mort et des forces du mal interpelle ici tout admirateur de l'énigmatique et débonnaire passant angevin qui, pour répondre par les forces du bien, "achète des croquettes à l'anis et des cartes postales licencieuses pour sa petite amie". Ce roman-poème développe plus que tout autre l'ésotérisme et la magie celtiques que les surréalistes se sont plu à reconnaître et à aimer.

Notre matériau éditorial se révèle abondant lui aussi. Nous vous proposons deux évocations particulières et antithétiques.

L'une, catholique, émane du confesseur de Maurice Fourré, l'abbé Thomas, qui fut également "professeur d'Écriture sainte" au Grand Séminaire d'Angers. Nourrie de citations empruntées à la correspondance personnelle de l'auteur, elle est parue en janvier 1960 dans le *Courrier de l'Ouest*, dont le directeur Pierre Langevin avait fait paraître, entre 1955 et 1960, de nombreux articles de Fourré, qu'il considérait comme un maître.

L'autre, résolument laïque, est l'œuvre de Philippe Audoin, auteur du premier et jusqu'à présent seul livre sur Maurice Fourré: *Maurice Fourré, rêveur définitif*, aux éditions du Soleil noir, 1978. Près de dix ans auparavant, dans le numéro 7 de l'Archibras – revue surréaliste née en 1967, après la mort de Breton – , Philippe Audoin, jeune membre du groupe, remplaçait déjà la composition "supplicante" de *Tête-de-Nègre* dans l'ensemble de l'œuvre, et s'attachait beaucoup plus en détail que dans son futur livre à ses aspects hermétiques. Faute de place dans ce

numéro, nous en reportons la parution au prochain *Fleur de Lune*.

Préalablement, je suggère quelques remarques introductives pour situer le roman dans son contexte socio-économique et culturel et vous souhaite bonne lecture...active... propre à susciter la controverse.

L'AVENTURIER BICÉPHALE

Écrire est une libération, donc une transgression. De la contingence, de la coutume, de la loi, de la clôture... Arracher ou regagner un pouvoir et d'abord sur soi-même par une clarification, la transparence d'une pensée de raison enfantée par le mot qui signifie.

I. DE L'INTIME À L'ÉCRIT: L'INTERROGATION SUR LE LANGAGE

L'action S'agissant de Maurice Fourré, je m'interroge toujours sur les velléités d'écriture qu'il a longtemps subies jusqu'à l'organisation d'ébauches conséquentes à l'âge mûr puis au bosselage enfin, dans sa vieillesse, de produits finis publiables (si l'on excepte les fugaces et modestes tentatives de jeunesse).

Comment est-il passé de l'inquiétude ou de l'angoisse au langage? Et pourquoi ce tourment? Banalité direz-vous, que cette commune pulsion d'écrire, et c'est besogne inepte ou lycéenne et toujours présomptueuse que de tenter la psychanalyse d'un auteur d'après l'exégèse de ses oeuvres, même si, à travers une longue ou courte focale, celle-ci reflète toujours une image au moins floue du Narcisse. D'autant qu'il use à loisir, le malicieux, du flou comme outil poétique et humoristique. Le livre achevé, pour le lecteur, est pur de tout cordon ombilical; mais il "garde toujours un peu pour l'auteur le sens d'un rejet *ébauché* du péché originel [...] Et l'oeuvre d'art, tout comme elle n'engendre rien, porte en soi un rejet implicite de sa filiation" (Julien Gracq en 2001). C'est moi qui souligne: ébauché, donc inabouti. Sommes-nous en présence d'un dessein prémédité ou bien le verbe, le langage, inventent-ils leur projet en le dévoilant?

Cet écart objectif et subjectif entre le moi intime et le livre se creuse par le travail sur la langue pendant la confection de l'oeuvre. L'art ne procède pas par ordre et s'affranchit vite de l'enchaînement des raisons. L'écrivain croit aux mots qui sont pour lui le substitut de la chose et non pas la chose même. Le langage en soi nomme et suscite déjà des réalités imaginaires. Ainsi

naissent l'illusion, le mystère, la magie indépendamment même du fonds de connaissances que possède l'initié. Celui-ci cependant s'interroge: "Les moments de trop confiante prison verbale me permettront-ils la prestigieuse liberté [...] hors [...] de la règle claustrale du Mot?..." Où le mot, fuyant ou claustral, le "jeu cabalistique [des] signaux typographiques", les "mots ensorceleurs, l'indéfectible folie de ses rêves" emmènent-ils Maurice? Porté par son espérance constitutive, l'écrivain feint encore d'ignorer que l'homme ne peut pas s'accomplir dans la société qui, de toutes façon, l'étreint. Dans les années cinquante, les interrogations sur le langage tiennent toujours le haut du pavé. Fourré s'y glisse.

De 1950 (parution de *la Nuit du Rose-Hôtel*) à 1955 (parution de *La Marraine du sel*) et à 1960 (parution posthume de *Tête-de-Nègre*), la France connaît une crise morale sans précédent, qui affecte croyances, idéologies, formes de la représentation artistique et littéraire: assimilation progressive du traumatisme de la défaite de 1940; échec du rêve de rénovation de la Résistance et de la Libération; recul du pays au rang de nation de second ordre; crises de régime et retour anachronique à l'ordre ancien, décolonisation...

Le roman entre dans "l'Ère du soupçon". Déjà théoriquement proscrit (mais non concrètement) par les surréalistes, il connaît une remise en cause radicale des concepts traditionnels d'auteur, de lecteur, de narrateur, de texte, de l'identification et de l'engagement.

Les surréalistes ont poussé l'autonomie du langage jusqu'à l'écriture automatique. Fourré les a contournés sur ce point par une écriture à l'inverse très contrôlée, volontaire, par laquelle il reste attelé au sujet, maîtrise ses valeurs sans échouer dans la rhétorique.

D'où la difficulté de connaître cet auteur par le texte seul, en tout cas par une analyse simplificatrice ou fossilisée. C'est dire l'importance que j'accorde à la contribution critique d'Yvon Le Baut sur *Les romans-poèmes d'un irrégulier* republiée dans les trois derniers numéros de *Fleur de Lune* où il fore une approche linguistique et sémiologique de l'oeuvre énigmatique et contradictoire de ce "dangereux MONSIEUR".

Une autre méthode est d'évoquer des aspects particuliers du livre, d'en faire un choix même pas interprétatif mais de suggérer des directions de recherche en essayant l'empathie, hors des

carcans universitaires parfois trop rationnels. C'est ce que tentent les deux évocations que nous vous proposons.

II. TÊTE-DE-NÈGRE ROMAN TÉMOIN DE LA PERSONNALITÉ DE L'AUTEUR

Les évocations et citations fréquentes que je faisais de ce roman, pour plaisanter, réfléchir ou écrire sur Fourré, m'ont vite imposé ce texte comme essentiel pour la connaissance de l'écrivain ET de sa personnalité. Quelques éléments glanés dans l'oeuvre par le voyageur pressé que j'étais ont rapidement justifié mon intuition:

- la présentation des personnages ("des Artistes") comme en exergue d'une tragi-comédie classique;

- l'évocation de paysages et lieux chéris de l'ouest de la France profonde et historique, paysanne et bucolique: Maine, Anjou, Bretagne, proches ou rattachés à la couronne de France depuis le Moyen-Age;

- la prégnance de la mythologie celtique, avec sa part de mystère, d'ésotérisme et de nostalgie;

- la mobilité psychologique et géographique de personnages ancrés dans leur terroir, qui évoluent dans des "scènes de la vie de province" flirtant avec le régionalisme traditionaliste.

- les lieux de mémoire précieux d'enracinements familiaux, sociaux, libertaires et mystiques à la fois, où les ancêtres morts vous épient;

- la prolifération d'images poétiques accrochées au réel et fuyant vers le merveilleux, renforcées par la disposition recherchée sur la page imprimée des vers et de la prose;

- une prose enguirlandée tenant aussi de l'humour et du polar poétique proche du fameux humour noir;

- la gémellité Basilic-Hilaire et son cortège d'ambivalences et de contradictions perpétuellement renouvelées, thème récurrent du

vingtième siècle après les enseignements de Freud sur la bisexualité psychique;

- le jeu carnavalesque du masque où l'on retrouve la doublure et la dissimulation;

- l'angoisse même qui place le roman tout entier sous la faux de la mort, sans morbidité;

- je vous laisse poursuivre à satiété cette énumération jusqu'à la morsure du songe.

Voilà un univers multiforme proche du roman de moeurs à l'espace régionalement circonscrit et au temps limité, individualiste, typiquement français, unifié dans le monde réel, éclaté par un désir poétique et investigateur, quêtant l'innommable et imposant au lecteur une mimésis.

Quelle est la cause de cette écriture? La source de ce jet fluide et insaisissable où rien n'est tout à fait ce qu'il paraît être? Où le trivial détail du quotidien rétréci s'enfle et déborde jusqu'aux errances de la feinte, et de la fuite?

III; LE CONTEXTE CULTUREL: PERSISTANCE DES US ET DÉLIQUESCENCE DES COUTUMES

On sait que le roman fut très travaillé, d'abord refusé par l'éditeur (Jean Paulhan), retouché, amendé, sans doute densifié. L'auteur octogénaire s'y est projeté en multiples passages et de diverses façons, aussi bien en Basilic-Hilaire qu'en Tête-de-Nègre par exemple (Achille Affre pouvant évoquer par ailleurs le père de Fourré), et jusqu'à mettre en scène sa propre mort: c'est l'avis peu contestable des critiques.

L'action aurait pu être intemporelle: pas du tout. Ou, pour rester dans la saison "descendante" des frimas, se dérouler entre l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver: non plus. Rien d'aussi cosmique, restons terriens. L'action est resserrée entre la Toussaint et l'Épiphanie. Selon le dogme catholique, la Toussaint est la fête joyeuse de tous les saints mais se confond pratiquement, même pour les croyants, avec la fête des morts du lendemain, recueillie. L'Épiphanie ou "jour des Rois" commémore

l'adoration du Christ par les rois mages orientaux selon l'Évangile de Luc; c'est le jour de la Révélation du dieu aux hommes (après s'ouvre le temps du carnaval, ici exclu). La Toussaint, c'est ici la mémoire d'Apolline Affre, mère de Basilic; l'Épiphanie, c'est le couronnement du Roi-Dieu Basilic au repas des funérailles du Baron de Languidic.

Souvenons-nous que Fourré vécut la "douce France", celle même des deux guerres mondiales, encore peu industrialisée. Jusqu'au début des "trente glorieuses", la culture tout court et l'humanisme s'épanouissaient sous les ombrages chimériques du latin-grec et restaient balisés aussi sur tout le territoire par le coq gaulois des girouettes grinçantes sur les flèches des églises. Le catholicisme convivial et mondain parrainait la respectabilité et la notabilité bourgeoises provinciales et beaucoup d'intellectuels étaient des ecclésiastiques.

Ces bornes calendaires, liturgiques révèlent donc une symbolique chargée ainsi qu'un référentiel d'ouverture au sacré (et corrélativement au sacrifice) mais cernés par de vieilles palissades. À l'inverse, la forme du roman-poème reste fidèle aux fulgurances poétiques des romans précédents, où nous enchantent la primauté de l'imaginaire, l'appel au merveilleux, l'invocation au surréal, mais que Fourré n'atteint jamais totalement. Il s'affranchit de beaucoup de conventions à l'heure où, pendant ces quinze années d'après-guerre, les littérateurs s'acharnent à les écrabouiller pour reconstruire du neuf avec le "Nouveau roman". Mais les interrogations ne se rejoignent-elles pas?

IV. LE CONFLIT DU BIEN CONTRE LE MAL

Le "Mage de la camionnette angevine", particulièrement bien placé pour pénétrer tous les personnages centraux et les principaux événements dans lesquels lui-même assumera de graves responsabilités" confirme dès la présentation du roman l'interpénétration des *Secrets intérieurs et Extérieurs* de l'auteur et de ses personnages. Il assume là une déposition autobiographique sans en exclure une quote-part fictionnelle additive.

La désignation discriminante et alternée "Hilaire" ou "Basilic" annonce le plus souvent dans le texte une action ou un développement soumis respectivement aux forces du Bien ou du Mal.

Le choix symbolique du prénom de Basilic est "confessé" dès le deuxième chapitre selon une progression croissante du mal rampant depuis le "Péché véniel" d'être un "Joli lézard vénéneux et changeant", au "Péché mortel" du "Magique animal [...] (distribuant) la mort à travers l'univers", jusqu'au "Décor de l'Enfer" où "le lézard criminel, ivre de remords, d'orgueil et de folie [...] se punit lui-même en mourant de son regard homicide..." C'est la fuite en avant, la panique vers le néant.

Dès la confession introductive du roman, Basilic s'est donc bétonné (?) une morale de petit tueur, fût-elle suicidaire: "je ne regarderai plus ceux que j'aime. Je détournerai mes regards des créatures que j'oublie d'aimer et dont je ne pleurerai pas la mort. J'éviterai de voir le ciel, les étoiles et l'amour fragile".

Mais cet adolescent (prolongé?) se raidit là de toute évidence dans une posture défaillante d'autant plus défensive qu'elle s'affirme au futur et qu'il a perçu dans le monde la "fragilité" possible de l'amour: révélation clinique d'une sensibilité peu compatible avec la puissance inébranlable qu'il espère se donner. Sa jeunesse explique-t-elle seule cette détermination si mal assurée? Contre quelle(s) faiblesse(s) Basilic/Hilaire veut-il lutter?

V. LA FAUTE ET L'ENFERMEMENT PARMIS LES SOURCES DE L'OEUVRE

BASILIC: ce n'est pas un Nom!...

Hilaire Affre:

— *Oui, mon Surnom.*

— *Bon! Le surnom est le cœur profond de l'être. L'as-tu mérité?*

— *Peut-être!...*

Dès la première phrase, non seulement l'enfant Hilaire n'est pas prénommé selon son état-civil, mais la pertinence possible du surnom est immédiatement mise en doute. Les deux désignations personnelles possibles se révèlent incertaines. Le surnom oscille même entre des significations multiples. La personne s'affronte à l'impossibilité d'être nommée. Son être un non-être ni une simple duplicité, Hilaire-Basilic, l'être-vivant ici présent se révèle peu étayé, presque une monade...Rien de tel pour nuire au développement de la personnalité.

Car le nom fait être, est constitutif de l'unité de la personne, a un sens immuable qui confère une existence et un statut social

reconnu. L'enfant qui n'acquiert pas les mots pour se décrire, se découvrir, naître à ses propres yeux et se reconnaître, devient vite schizophrène. L'adolescent Basilic, sans atteindre cet état, présente des problèmes de communication et notamment (comment y échapper?) avec son père putatif Achille Affre. Il ne connaît d'ailleurs pas son père naturel ("Je ne connais pas NARCISSE") qui pourtant vit. C'est pire qu'être orphelin de père: il se l'imagine et s'interroge sur ce mystère: "Et puis ne le connaissais-je pas *depuis toujours en moi-même*, [...] dans le ferment de nos *mutuelles indignités*?"

Dans *LA PETITE ÉCOLE*, Hilaire (déjà surnommé Basilic au premier âge) tente de s'exprimer dans une "rédaction" non conforme aux règles scolaires habituelles, et c'est aussitôt le reproche du maître-censeur: "*Pauvre enfant! avait dit le Maître. Je vous donne un Zéro pour votre triste narration individuelle...Et maintenant, reposez-vous sans troubler la classe. Vous finirez mal, si vous continuez ce jeu...*"(c'est moi qui souligne). ce Cassandre castrateur ajoute un conflit social au conflit psychologique antérieur, refuse à l'élève la reconnaissance du groupe et l'ancre dans la culpabilité.

L'absence de modèle référent et d'un père ou d'un maître exemplaire auquel s'identifier, le sentiment d'abandon issu de la double inexistence (réelle ou supposée) du père naturel (inconnu ou caché) et de la mère (décédée) ainsi que l'oblitération des conditions de la naissance et de l'existence des demi-soeurs, sont renforcées pour Hilaire-Basilic, par le complexe de culpabilité du père légal Achille Affre lui-même, que celui-ci transmet inévitablement à son fils putatif par ses plaintes successives. Achille, ce "déchet de la société..." ne peut intégrer Basilic dans son être profond, d'où rejets et tiraillements psychologiques qui aboutissent à ceci: "Le courage m'abandonne...", "...épouvanté de toi et de moi-même...", "...tu es un monstre mon chéri..." et "...j'ai pensé te détruire". La faute atteint et affecte tous les personnages de la famille génitrice ou conjugale, en marge des conventions sociales.

Hilaire-Basilic est décidément marqué par la faute, par le péché originel (diffus): "Pardonnerez-vous, mon Père, à votre Basilic impardonnable?" Son "ivresse du remords" traduit sa douleur honteuse d'avoir mal agi, sans relation avec un acte précis réellement répréhensible. La structuration de sa personnalité et l'orientation de son désir de vivre se résoudre, notamment, par

l'écrasement vengeur de l'OEUF- Dieu/Jupiter et plus tard, après les métamorphoses infinies de l'intrigue et de la narration, par le meurtre du Baron Tête-de-Nègre "assassiné par son double", où Basilic-Maurice confondus et tueur(s) s'identifie(nt) au tué. Maurice Fourré aura attendu quatre-vingts ans pour assassiner son père – en rêve et littérairement – ce qui plaiderait pour un complexe d'Œdipe non résolu, selon une courte exégèse chaussée de bottes de sept lieues.

Le sentiment de culpabilité, est déjà, en soi, un auto-enchaînement au pré carré social, normatif et censeur.

Tous les personnages sont à l'isolement:

- Apolline, la mère, dans les limbes;
- Narcisse, le père naturel, interdit pour son fils;
- Achille Affre, le père putatif, à l'index de la cité.
 - la blondinette petite soeur "qui ressemblait au fils Affre", double féminin de Basilic, éloignée elle aussi;
- Basilic, asocial;
 - Déodat de Languidic, "Noble né [...], seigneur grandiose..." dans sa retraite gentilhommière;
 - Soline, otage recluse;
 - Maurice, le solitaire des solitaires dans sa camionnette comme dans un oeuf fœtal.
 -

VI. UN ROMAN-POÈME "EN SITUATION"

Tête-de-Nègre, alors, confirme le "réalisme magique" des deux romans précédents. Par son unicité, son individualisme atavique et non-idéaliste brouillant les formes du romanesque et du poétique, du réalisme et de l'imaginaire, Fourré, ce chanfre libertain du désir et de la distinction, des masques et des parures, participe aussi, à sa manière, de cette remise en cause de l'écriture. Mais son propos manque de radicalité pour l'époque. Ses racines passistes sont trop profondes, les mystères démodés, les préoccupations ailleurs. Son infortune résulte de son manque de nécessité sociale car "il n'y a pas de vérité qui ne soit liée à l'instant" (Roland Barthes). Ce qui n'est vrai, d'ailleurs, que si l'on s'accorde sur la durée de l'instant et l'efflorescence du lieu.

Alors que renaissent les sciences de l'homme (anthropologie, linguistique, sémiologie...) en même temps que le premier satellite artificiel et le premier cosmonaute, s'impose, castratrice et

charognarde, la crise du sujet (Achille Affre ...), cette mort de l'homme (le Baron de Languidic, le double de Fourré lui-même) où toute écriture, tout langage mène au silence. Écrire est faire l'apprentissage de la mort (Foucault, Blanchot). La poésie seule esquisse un pas chassé vers une échappatoire à ce gouffre: *Tête-de-Nègre*, ce roman-poème fourréen sur la mort est un sursaut d'immortalité.

Alain Tallez

TÊTE DE NÈGRE

LE DERNIER ROMAN DE MAURICE FOURRÉ

par l'Abbé Charles Thomas

Maurice Fourré semble avoir suscité l'exégèse des ecclésiastiques : l'AAMF est sur la piste d'un autre texte critique dont l'auteur serait cette fois un certain Abbé Joseph Perret, professeur à la Faculté catholique d'Angers. Nous ne manquerons pas de le publier dès qu'il sera retrouvé. Quand au sous-titre du présent article, il s'explique par le fait qu'en 1960, Tête-de-Nègre était bien le dernier roman connu de Maurice Fourré. Le Caméléon mystique ne devait être publié que fin 1981, aux Editions Calligrammes (où l'on peut toujours se le procurer) par les bons soins de J.P. Guillon, notre Président d'honneur.

I. TOUT POUR LUI ÉTAIT POÉSIE

Récemment Pierre Langevin saluait dans les colonnes de notre Courrier des variétés la publication d'un roman posthume de Maurice Fourré, Tête-de-Nègre. Le rapprochant du nouveau livre de Lusseyran, notre directeur disait que certains morts comme certains aveugles continuent à avoir des yeux de lumière. Tête-de-Nègre plonge en effet dans les profondeurs de l'être et les ténèbres de l'âme. Aussi avons-nous demandé à un prêtre éminent qui fut l'ami très cher de Maurice Fourré, de nous aider à pénétrer l'ésotérisme d'une oeuvre infiniment riche, mais complexe, dont on peut dire comme André Breton l'a fait pour celle d'Antonin Artaud: "Le plus haut privilège de la poésie, à un certain niveau, est d'étendre son empire bien au-delà des bornes fixées par la raison humaine. Il ne saurait être pour elle d'autres écueils que la banalité et le consentement universels".

Des voix autorisées, bien avant la mienne, ont déjà dit combien il était malaisé de pénétrer dans l'univers étrange, fait d'humour et de fantaisie, de Maurice Fourré. Elles ont dit aussi quelle récompense attendait qui voulait bien consentir à l'effort et tenter l'aventure. Oserai-je, à mon tour, essayer de pénétrer les "noirs

pensers" de cette inquiétante Tête-de-Nègre ou de ce Basilic Affre aux noms évocateurs que, par-delà la mort, l'ami et le maître regretté propose à ses fidèles lecteurs et aux autres?

C'est le propre d'une grande oeuvre que de susciter des jugements divers. J'essaierai pourtant de dire en toute objectivité ce que me suggère ce roman poétique, le meilleur, me semble-t-il, de ceux qu'a composés Maurice Fourré et quel plaisir j'ai eu à l'étudier.

Il est prudent, lorsqu'on veut analyser une oeuvre, fût-elle poétique, de s'entourer de garanties sûres, d'un bon guide, et qui s'y connaît. Aussi choisirai-je l'auteur lui-même, puisqu'aussi bien il m'a fait l'amitié, avant de mettre la dernière main à son roman, de me livrer quelques-unes de ses intentions profondes.

Longtemps, *Tête-de-Nègre* l'avait tourmenté. Maurice Fourré aimait et craignait cette oeuvre qu'il jugeait sombre, ces chapitres où il avait mis tout son talent et où il s'était engagé, comme jamais peut-être il ne l'avait fait auparavant.

C'est ainsi qu'il m'écrivait, le 22 avril 1959 : "...Et je corrige attentivement ce texte présenté d'une façon excellente et pittoresque, qui contrebate par une arabesque de fantaisie son côté sombre. Je suis en somme très content de voir me quitter ce pesant livre, où mes dernières touches auront donné, je l'espère, ses points d'éclairage. En tous cas, l'éditeur a apporté, me semble-t-il, le soin le plus intelligent à sa présentation et le plus attentif. Je suis très content aussi à cet égard."

Un peu plus tard, le 28 avril, exagérant à mon avis le côté noir de la première partie de l'ouvrage, composée dans un moment pénible de sa vie, il ajoutait: "...cette première partie de *Tête-de-Nègre*, qui affecte la fabulation centrée à Château-Gontier m'est apparue, sous épreuves, comme trop uniformément noire, et j'ai fait intervenir quelques touches, qui donnent le premier signe d'un mouvement d'arrachement à cette stagnation, dessinent un rythme et amorcent les modifications ultérieures que vous savez, avec des lueurs avant-coureuses..."

Le 10 mai, il ajoutait dans le même sens: "Je pense y avoir, par quelques touches placées aux jointures, dessiné une nuance plus marquée de charité, de spiritualité, de netteté. Et je crois que l'oeuvre, devenue plus serrée, plus sobre, par ces quelques interventions attentives, y a gagné. Tout est clos mais je suis un peu las".

Et voici un passage d'une lettre du 23 mai, passage capital, je

crois, pour le chercheur: "Ayant pensé à feuilleter mon manuscrit de *Tête-de-Nègre*, portant en report mes retouches définitives, j'ai la joie et l'émotion de constater que ces jaillissements ultimes de la pensée et du scrupule semblent avoir été favorables à l'ouvrage, en hommage à l'Esprit, à l'humain, à la convenance: récompense peut-être de ma disponibilité accrue devant les grands impératifs du sacré: la crainte, l'amour, la paix suprême — et la constante métamorphose, la promotion du symbole".

Enfin, le 30 mai: "Je pense avoir dans mes dernières touches, marqué plus de fraternité humaine, de *charité* et d'*intention intérieure* — c'est lui qui souligne —, ou avouée, ce qui me satisfait mieux. Dédiée à Jean Paulhan, la bande sera celle que j'ai composée: "L'auteur converti par ses personnages"...

Qu'on me pardonne d'avoir livré, peut-être d'une manière indiscreète, ces émouvants témoignages. Je pense pourtant que ces ultimes lumières ne seront pas inutiles pour entrer en complète sympathie avec l'auteur et ses personnages. On y sent tellement à la fois cette humble crainte et cette certitude, cette conscience de sa valeur qu'il avait, lorsqu'il réfléchissait sur ce qu'il venait d'écrire avec sa puissante personnalité.

Comment caractériser le monde romanesque de Maurice Fourré?

On a avancé des formules: "théâtre d'ombres", "oeuvre baroque", "conte fantastique", "monde naïf"... Tout cela est juste et vrai par quelque côté. Il faut avouer, en tous cas, que ce monde n'est pas celui de la facilité ni du "commercial". Maurice Fourré n'écrivait pas avant tout pour plaire à ses lecteurs, d'ailleurs clairsemés, pour que ses livres se vendent, mais par besoin profond, j'allais dire vital, d'écrire, d'écrire, pour apaiser sa faim de création fabulatrice. Il possède à un rare degré ce goût essentiellement poétique de la cristallisation, de la projection imaginative de cet univers mal exploré, que tous, plus ou moins, nous portons en nous: ces "sous-sols dramatiques, troubles et coupables de l'âme humaine", comme il l'avait un jour écrit à l'un de ses amis.

Poète! Maurice Fourré l'est par-dessus tout. N'oublions pas son propre aveu : "la constante métamorphose, la promotion du symbole". Il s'agit donc avant tout pour lui, par le truchement de

la fantaisie poétique, d'exprimer ce qui est en nous plus ou moins inconscient, de jouer cette comédie dramatique qu'est la vie, avec des personnages qu'il habille et fait parler à sa façon, quitte à se mettre lui-même en scène, à se caricaturer en sombre, à brouiller enfin les pistes pour augmenter l'effet de surprise et de fabulation.

Maurice Fourré est un excellent montreur de marionnettes. Dans son guignol, à la fois tragique et aimable, si nous consentons à entrer dans le jeu, nous sommes forcés de nous reconnaître, que cela nous plaise ou non. Les traits sont grossièrement accusés, grossis: il le faut. Il y a de la caricature, de l'enflure même, jamais d'ingénuité. Maurice Fourré, qui n'est pas un naïf, avec ses personnages-marionnettes, joue et se joue le terrible jeu de la vie.

Tout au long du livre, il serait facile, me semble-t-il, de relever des intentions, des échappées de soleil, des "clés", qui faciliteraient notre prospection.

Je retiendrai ce seul portrait, assez près, je crois, de ressembler à celui de son auteur:

Tout pour lui était poésie. Tout était amour. Son imagination embellissait toutes choses, et son cœur les aimait. Sans cesse, il voulait plaire, et il désirait que chacun pût se plaire à soi-même. Lui-même n'était heureux ni de son sort ni de soi, mais, pour n'importuner personne d'une doléance, savait se taire. Merveilleusement conscient de l'égoïsme des meilleurs cœurs, il voulait n'inquiéter aucun bonheur en ses soupçonneuses fragilités, par les plus minimes évocations des certitudes de son malheur et des inquiétudes plus certaines encore sur son avenir. Il voulait n'inquiéter personne et ne jamais déplaire... Doué d'une vision aiguë et plaisante des choses et peut-être d'un don naturel pour les dire et plaire en les disant, au souffle d'un soupçon qu'il pouvait paraître en se moquant, blesser, la plus minime paille sur le sentier des mots le faisait trébucher. Il était un miroir d'amour. Cette ombre délicieuse d'homme qui passait, forme vaporeuse si vite effacée, nous offrit son miroir où nous nous vîmes embellis et consolés de son sourire, sans être tourmentés par sa douleur.

Voilà bien, en effet, cet homme aimable et ténébreux, qui dans le roman s'appelle "Monsieur Maurice", le conducteur de la mystérieuse camionnette angevine, ou bien ce "Passant" énigmatique, provocateur de drames.

Maurice Fourré aime la fantaisie – cette forme colorée de la pudeur – et, comme tous les fantaisistes, il excelle à montrer le

sérieux et parfois l'ambiguïté de cette vie humaine qu'il connaît bien. Non, Maurice Fourré n'est pas un farceur. Peut-être et paradoxalement, pourrais-je même lui reprocher d'être trop sérieux, de dramatiser. Il savait qu'il donnait dans cette exagération. Aussi, ses propres témoignages en font foi, a-t-il voulu atténuer la noirceur de certains tableaux par des touches plus claires. Ce ricanement qu'il était tenté de faire paraître devant la bouffonnerie de certains destins, il le changeait vite en un sourire charitable, non exempt toutefois d'aimable malice. Il vaut mieux en rire qu'en pleurer, rire pour ne pas être obligé de pleurer ou de railler. "S'arracher à cette stagnation malsaine; être disponible aux grands impératifs du sacré: la crainte, l'amour, la paix"; en un mot exorciser le trouble et dessiner ce rythme dans lequel l'amour et le spirituel finiront par l'emporter. C'est bien cela. Et nous avons vu que cela s'accorde pleinement avec son intention d'auteur la plus profonde.

Monde tout de même étrange, un tantinet hermétique; monde du symbole, de la poésie, et dans lequel un lecteur trop pressé renonce vite, parce qu'il ne comprend pas et ne veut pas faire un effort pour comprendre. Ce fut hélas ce qui arriva pour les précédents ouvrages de Maurice Fourré.: *La Nuit du Rose-Hôtel* et *La Marraine du Sel* et ce qui risque d'arriver pour *Tête-de-Nègre*. Maurice Fourré, il est vrai, ne sera plus là pour en souffrir ou pour sourire avec une bonhomie un peu désabusée de la légèreté ou de l'incompréhension qu'on trouve souvent chez les hommes.

Au seuil de son troisième ouvrage et avant d'aborder le message particulier qu'il me semble apporter, j'évoquerais volontiers ce bureau du 3ème étage du 23, quai Gambetta, que les fidèles amis de Maurice Fourré connaissaient bien. Il y régnait un aimable désordre, voulu et intentionnellement entretenu, dans lequel le poète se retrouvait d'instinct. Les biblelots les plus hétéroclites y voisinaient avec les chers livres, les lettres, les pipes et les innombrables souvenirs. Je revois en particulier ce masque nègre au-dessus de la double porte d'entrée, un peu effrayant, dominant lui-même un portrait du maître composé à la manière cubiste. Le masque noir, la "Tête de Nègre", et le portrait à facettes colorées! Symboles, climats, ambiance favorables pour pénétrer dans le dernier univers romanesque de Maurice Fourré. Car il est toujours là, cet "homme de l'Ouest", au regard un peu triste, pour accueillir, avec quelle bonté et quelle discrétion, les visiteurs de son étonnant domaine. Ce fidèle ami, cet analyste pénétrant de la

complexe nature humaine a encore tant de confidences à nous faire!

II. HARMONIES ET DISSONANCES

Le peintre nabi Paul Sérusier disait: "Il n'y a pas de fausses notes dans une cacophonie: harmonie d'abord, dissonances après". Sans vouloir insinuer que l'ouvrage de Maurice Fourné soit "une cacophonie", j'utiliserai tout de même l'aphorisme de Paul Sérusier pour essayer de dégager la trame, les lignes maîtresses de Tête-de-Nègre.

Harmonie d'abord.

J'attache, pour ma part, une très grande importance aux épigraphes qui résument l'esprit des deux grandes parties de l'ouvrage. Quand on sait avec quel soin Maurice Fourné les choisissait, ainsi que les titres de ses chapitres, on ne peut que leur accorder une très grande valeur symbolique.

L'épigraphe de la première partie est du Douanier Rousseau - ce curieux peintre "naïf " et que je rapprocherai volontiers de notre auteur - " *Alors on vit entrer dans la salle de danse un jeune homme bien pensant.*"

Nous pressentons dès l'abord, l'atmosphère trouble, secrète, de cette première fabulation castrogontérienne. Le noeud d'aspics se forme. Le jeune homme "bien-pensant", narrateur des événements, n'est autre qu'Hilaire Affre, dit Basilic, personnage équivoque, dont le premier chapitre nous dépeint la duplicité maladroite et magique. C'est lui qui mène le bal, ou plutôt qui va le troubler. Le drame est là et, avant tout, dans ce cœur partagé entre le bien et le mal.

Quel est cet "aventurier bicéphale"? "Es-tu l'Ange blanc, es-tu l'Ange noir, tour à tour?" Au "carrefour du cauchemar", dans ce "cirque des justes", plus victime d'une hérédité chargée que vraiment coupable, Basilic s'entend dire par son père putatif (p. 72):

"As-tu songé, infortuné et précaire enfant, que c'est Toi qui étais lové dans l'oeuf, quand tu m'as fait comprendre par un acte désespéré que tu échappais à ton Père et à toi-même, sous le signe d'une double mort et d'un double assassinat ?". Et, à la page suivante, nous lisons: "Qui donc aura assassiné Tête-de-Nègre?"

Les dés sont jetés. Basilic va-t-il "se punir lui-même en mourant de son regard homicide", ainsi qu'il est annoncé dès la page 15 du roman ?

L'épigraphe qui ouvre la deuxième partie est tiré du Psaume XC (et non du Psaume XVI!), chant de la confiance en la Providence, et cela aussi est voulu.

Le second versant de l'ouvrage (dans lequel je me permettrai d'unir la 2ème et 3ème partie), tout en demi-teintes, très différent du premier, en est pourtant la suite logique et nous apporte l'heureux dénouement en dépit, ou plutôt à cause de l'assassinat de Tête-de-Nègre. Dans le mystère celtique des brumes et des nuits bretonnes titubantes, le drame va s'accomplir, et par lui la rédemption des âmes. La mort va apporter les délivrances. Pendant que "le Coq chante sur le gaillard d'avant", l'aube "aux doigts de rose" se lève enfin. L'hallucination est terminée: "Tu fouleras aux pieds l'aspic et le basilic!"

L'intrigue est simple en somme! À la stagnation noire et malsaine de la première partie, succède, en un rythme ascendant, dans la seconde, l'éclair libérateur de la mort de Tête-de-Nègre. Par cette mort tout se résout et c'est la 3ème partie: le dénouement. Basilic est délivré de la mauvaise part de son être; Soline aussi est délivrée de son malfaisant tuteur, et le ténébreux "Monsieur Maurice" n'a plus qu'à disparaître pour laisser les deux jeunes gens s'épouser dans la paix, exorcisés, purifiés...

Harmonie d'abord! Il y a deux personnages centraux: Basilic Affre et le baron de Languidic, tous deux en proie à leurs "doubles". En réalité, ces personnages n'en font qu'un, et c'est l'unique problème du double qui se trouve ici posé. Tête-de-Nègre et Basilic sont l'unique champ clos dans lequel s'affrontent en un terrible duel le bien et le mal. Nous retrouvons là l'unique thème des romans de Maurice Fourné. Ce que Michel Carrouges avait bien vu déjà à propos de La Marraine du Sel. s'applique également ici: "La vieille question des rapports entre l'art et la morale a été complètement faussée par la trop célèbre parole de Gide: "C'est avec les bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature. " Avec les mauvais sentiments, on fait aussi facilement de la mauvaise littérature. On peut le constater tous les jours. Ce qui fait la grande, la belle littérature, comme ce qui fait la vie, c'est le drame du bien et du mal. Il y a une littérature noire, aussi vide, aussi creuse qu'une certaine littérature rose. La vie humaine ne se réduit pas à l'une ou à l'autre. Elle en voit de toutes les couleurs.

La puissance d'un romancier tient à la manière dont il sait les peindre et à la pénétration avec laquelle il sait évoquer le drame du coeur humain aux prises avec le ciel et l'enfer." (*Courrier de l'Ouest* du 17 janvier 1956) [cf. *Fleur de Lune* numéro 3, mars 2000]).

Dualisme de l'homme, masque dont il se couvre la face pour mal faire. S'il veut sortir vainqueur de cette terrible lutte, l'Homme doit tuer en lui le mauvais. Maurice Fourré nous dit à la p. 122-123 de son livre:

"Nous sommes immobiles/au fond du gouffre sans formes/de/nos âmes/et/seules avancent/DANS LA NUIT/les Ombres/de notre vie/et les Lumières/de notre mort/à la surface/des Eaux/éternellement/Natives/et Expirantes/Clochettes pensives./Glas nuptial..."

Et finalement, c'est bien "l'auteur qui est converti par ses personnages" dans ce beau poème qui chante avec justesse, en dépit des troubles scintillements, le triomphe de l'amour. "Le nommé Maurice est responsable de tout!"

J'aime, pour ma part, ces deux belles pages (228-229) — et je sais combien Maurice Fourré leur attachait une importance capitale — qui nous donnent la clé de l'apprentie énigme:

"Nuit toute noire/dans/les immensités/du/NOIR//Atome imperceptible/qui réside/ausein des éléments décomposés/substance unique des corps organisés/grand arbre mystique aux mille rameaux/déité terrible aux milliers d'yeux/tantôt juste et injuste/tu es la volupté/le présent et l'avenir/tu es la mort/et/la vie//Essence éternelle///CONDUITS/par le sanglant Martyr/les boucliers ombreux de la Légion Thébaine/s'élevaient/sur la Mer...//...../—Bon Soir, mon corps. — Salut, ma vie, mon songe— A Dieu, mon Être...//EXODE./Les yeux penchés sur les monstruoités liquides du Miroir de Narcisse, descendant lentement les glissants degrés d'ombre, parmi les somptuosités du renoncement suprême, l'Octogénaire disparaît avec suavité.//Tu poseras sans souffrance/ta main nue sur la prunelle/du Basilic./Isaïe"

Le voilà bien, ce Testament prémonitoire! La voilà bien, cette "moëlle mystique", pure comme un diamant, et qui donne le ton à tout l'ouvrage, à toute la vie de son auteur! Maurice Fourré, dans ce beau livre, reste fidèle à lui-même. Ou plutôt, pressentant étrangement sa fin prochaine, il s'élève d'un grand coup d'aile au-dessus des marais parfois nauséabonds où se sont enlisés ses

personnages. Il s'élève, disponible, dans l'harmonieuse métamorphose et la promotion du symbole jusqu'aux grands impératifs du sacré: la crainte, l'amour, la paix suprême.

Maurice Fourré a répondu favorablement au "souvenir ému de l'année 1905". Il a suffisamment ménagé, me semble-t-il, "l'âme de ses amis", comme le lui recommandait son illustre aîné et parrain René Bazin (voir l'épigraphe de la troisième partie du livre) "Après la prière de lever d'ancre", le vieux vaisseau, toujours solide, peut gagner la haute mer et ses sourires. Il a une fois de plus, j'en suis persuadé, gagné une difficile partie.

Dissonances après.

Elles résident, ces dissonances, dans les aventures des personnages principaux et dans la fantaisie des comparses, dans l'enchaînement parfois déconcertant des séquences. C'est ce fourmillement qui donne à l'ouvrage son aspect singulier, son étrangeté. Il faudrait s'attarder encore à ces détours curieux, à ces insistances prolongées — et, avouons-le, tout de même un peu agaçantes dans certains détails baroques. Mais n'est-ce pas précisément en cela aussi que consiste le "charisme" de ce conteur né et de cet excellent montreur de marionnettes qu'est Maurice Fourré? Que ces fanfreluches colorées et autres galapias, que ces clochettes sonores ne retiennent pas à contresens! Que le lecteur de bonne volonté évite de buter contre ce qui peut lui sembler un insurmontable obstacle! Il a beaucoup mieux à faire. Il doit pénétrer avec l'auteur jusque dans ces coeurs tourmentés et se livrer à la nécessaire méditation qu'il demande humblement et pudiquement dans un sourire.

Le poète voit des choses que le commun n'aperçoit pas. Il fait signe beaucoup plus par ce qu'il suggère que par ce qu'il dit. Il nous convie en cet au-delà des mots, là où lui-même se situe à sa vraie place. Des chants, oui, mais aussi et peut-être surtout d'éloquents silences!

Le temps me manque pour dire enfin la magie incantatoire de ce style volontairement grandiloquent, mais dans lequel chaque épithète est soigneusement choisie. Maurice Fourré excelle à créer une atmosphère, à jouer avec la féerie de certains mots, de certaines phrases, à disposer d'une manière pittoresque et inattendue la typographie d'une page: "Arabesques de fantaisie qui contrebat le côté sombre du récit", dit-il lui-même.

J'ai achevé ma trop longue et encore incomplète prospection dans cet univers de lumières et d'ombres. J'ai témoigné

résolument, à ma façon – sans imposer mon jugement – pour ce que je considère encore une fois pour le chef-d'œuvre de Maurice Fourré.

Qu'en penseront les grands censeurs littéraires? Je ne sais. J'ai aimé et je le dis, ce beau jeu de l'esprit et du cœur d'un poète qui m'est cher, et qui n'a pas encore fini de nous parler de cet au-delà dans lequel il demeure maintenant.

Je terminerai sur un dernier mot et combien émouvant de Maurice Fourré, et qu'il m'écrivait, le 30 mai dernier, justement à propos de *Tête-de-Nègre*.

"Et voilà fini un long débat! Pour le reste, Dieu en décidera."

Abbé Charles Thomas

Directeur du Séminaire universitaire d'Angers

in Le Courrier de l'Ouest

lundi 25 et mardi 26 janvier 1960

ÉCHOS ET NOUVELLES

- **LA VITA ALESSANDRINA (Avant-Projet Définitif), de Stéphane Olry**

Théâtre de la Cité Internationale, 18 novembre au 22 décembre 2002, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris (31e édition).

Quel rapport avec Fourré? À première vue, aucun, sauf que l'arrière-grand-mère maternelle de Stéphane Olry, qui a conçu le présent spectacle sur le souvenir de ses ancêtres égyptiens, était née Georgina Bacos. Mariée à un M. Jeanselme, elle aurait été, d'après la nièce de Maurice Fourré, le grand amour (impossible) de son grand-oncle, qui, au tournant du XXème siècle, passait ses vacances en famille au Croisic. Existe-t-il ou non une relation directe entre cet amour de jeunesse, et le séjour de Fourré en Égypte "vue mariage" dont parle Philippe Audoin dans son *Maurice Fourré, rêveur définitif* et dont son œuvre porte la trace: "*J'ai vu au Caire, en 1913 ...*" (*Tête-de-Nègre*, p 198).

Il faudra attendre l'aboutissement des premières recherches biographiques sur Maurice Fourré pour s'en assurer. Comme en témoigne le titre même de l'ouvrage auquel ce numéro de *Fleur de Lune* est consacré, il n'y en a pas moins chez Fourré une polarité exotique aimantée autour de l'Afrique, depuis les lisières proche-orientales jusqu'à l'exil antillais (Gouverneur dans la *Nuit du Rose-Hôtel*).

Dans l'autre sens, comme il y avait chez Fourré lui-même une polarité surréaliste "sans le savoir", il pourrait bien y avoir une polarité fourréenne "sans le savoir" chez Olry, qui tente de faire revivre ses propres ancêtres alexandrins comme autant d'*Ambassadeurs* égarés dans un monde qui ne les reconnaît plus pour tels. Afin d'accentuer le *dé-paysement* qu'il éprouve lui-même à cet égard, Olry confère moins à son spectacle l'allure d'une pièce de théâtre en bonne et due forme que celle de la présentation quasi technocratique d'un projet culturel avec documents authentiques à l'appui: chaleur communicative du Bon vieux temps contre froideur moderniste, on a déjà vu ça quelque part, du côté de chez Tati. Cependant, au fur et à mesure que le projet fou de faire revivre le passé se développe sous nos yeux, la magie du conte oriental transfigure Olry et ses interprètes, parmi lesquels son épouse, la diaphane Corinne Miret, dont la rencontre même, réelle ? fictive ? ... participe du romanesque de l'entreprise.

À la frontière du roman familial, du théâtre amateur/expérimental, de

la performance artistique intégrant les arts audiovisuels (photo, vidéo, installation etc.), *La Vita allessandrina*, qui ne ressemble à rien d'autre qu'à elle-même, laisse entrevoir une nouvelle forme de spectacle, ou plutôt d'intervention re-créatrice, tels que l'on peut espérer en voir éclore au seuil d'un siècle flambant neuf.

- **Notre Président d'honneur, Jean-Pierre Guillon, vient de**

...publier aux éditions Blanc Silex, dans la collection *Bretagne, terre écrite*, une bien jolie plaquette sur Fourré, intitulée **Maurice Fourré et la Bretagne**, tout simplement et tout pertinemment, puisqu'il y explore avec bonheur les liens qui unissent notre auteur à sa terre d'élection - "l'Ouest, céleste et tumultueux". On y trouvera de nombreux extraits de la correspondance, tant envoyée que reçue par Fourré, et d'autant plus précieux que personne n'a encore eu accès à ces lettres. L'AAMF forme des vœux ardents pour qu'un chercheur, un jour, s'attache à les réunir, les transcrire et les publier - avec l'accord des ayant-droit, bien entendu.

Jean-Pierre Guillon fait également état dans son essai d'un élément biographique intéressant, en ce qu'il a certainement nourri l'imaginaire fourréen : il s'agit de l'existence d'un oncle de Maurice, Alfred Fourré, "*le frère de son père ...*" qui, *parti chercher fortune dans l'hémisphère Sud, finira interné*". Nous publierons dans le prochain numéro de **Fleur de Lune**, le passionnant article qu'il consacre à cet oncle, et aux lettres écrites de l'asile où le malheureux Alfred finit ses jours.

- **L'intercession d'un ami qui toujours nous veut du bien, Joël Ducorroy, grand bibliophile devant l'Eternel**

... a permis à un membre de l'AAMF d'entrer en possession d'un exemplaire (dédié ! à un M. Bazin - critique angevin ?) de l'édition originale de *La Nuit du Rose-Hôtel*, sous sa belle jaquette ornée par Pierre Faucheux d'une Colonne Saint Cornille (dans la réalité, la Tour de Cornillé-les-Caves, Maine-et-Loire) phallique à souhait. Bonheur supplémentaire, entre deux pages se cachait ... une lettre autographe de Fourré lui-même, datée du 23, quai Gambetta à Angers, le 14 janvier 1951 - quelques semaines donc après la parution du roman. Nous ne résistons pas au plaisir de la reproduire ici *in extenso*. On y verra Fourré déployer toutes les volutes charmeuses de son style au service de la promotion de son premier-né.

Monsieur,

Monsieur Doumain, Représentant des Editions Hachette Gallimard, que j'ai eu le plaisir de rencontrer tout dernièrement à Paris, ayant eu l'amitié de m'informer que la lecture de mon ouvrage littéraire la "Nuit du Rose-Hôtel", qui vient de paraître chez Gallimard, serait susceptible de mériter votre attention, je me fais plaisir de vous adresser, par le plus prochain courrier recommandé, l'hommage personnel d'un exemplaire dédié de mon livre. Je serais heureux d'espérer qu'il saura ne pas vous déplaire, en sa bonne intention amicale.

Jean Paulhan, dans les "Cahiers de la Pléiade" d'Automne 1949, a présenté un choix de trois de mes chapitres, avec la très belle Préface d'André Breton qui accompagne présentement mon ouvrage, inaugurant la collection "Révélation" chez Gallimard, sous une couverture rose illustrée d'une Colonne.

Sans vouloir paraître plaider en faveur d'un ouvrage où le sentiment poétique qui est dans le cœur de chacun se mêle à une fabulation romanesque que traversent les mille aventures et souvenirs de la vie centrés en une nuit d'auberge, je puis cependant vous dire que la Nuit du Rose-Hôtel a été signalée déjà dans les revues et la presse sous des sens divers, favorables ou polémiques, souvent longuement: "Les Temps Modernes" de Décembre, "La Gazette des Lettres", "Le Figaro Littéraire", "La Libre Belgique", "Le Petit Marocain", "Ouest-France", "La Nouvelle République", Radio-Rennes, Radio Paris, etc ... Ceci dit, Monsieur, sans penser présager en rien de votre jugement auquel je me permets de soumettre en toute sincérité et simplicité un ouvrage dont je n'ignore pas le côté de nouveauté qui peut étonner au prime abord, mais aussi, pour ma joie, fait naître, parmi les cœurs disponibles au mouvement de la vie et du rêve, de bienveillants amis.

C'est dans cet espoir, Monsieur, de votre indulgence et sur la foi de votre attention, que je vous adresse cet ouvrage, en vous priant d'agréer, avec mes remerciements, mes compliments de sympathie.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de l'Association des
Amis de Maurice Fourré (**AAMF**)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54
email : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez,
B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de
l'AAMF, au prix de 5 euros (frais de port inclus)

Pour adhérer

envoyez votre chèque au Trésorier:
Bruno Duval, aux bons soins de l'association des Amis
de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 euros
membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons
besoin de nombreux membres pour donner à l'œuvre
de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite**

Retrouvez-nous sur le web:
<http://aamf.tristanbastit.fr>

Fleur de Lune n° 7 - 2002